

2001

N°3

(eh oui...)

# 2 KD

## *Le journal qui tous(se) pour un*

Officieux  
Organe(s)

de  
**Les Frères  
PILS**



## Numéro spécial *Le Monde est un voyage*

**C'est en voyageant qu'on rencontre...**

**Editorial**

Le monde est-il un village ou un voyage ?

Sans aucun doute, le monde a, au moins, cette double réalité. J'en fais l'agréable expérience chaque soir entre 19 et 20 H sur l'antenne de "La Première" - RTBF. On y voyage dans différents villages de la planète bleue, on y goûte cultures et musiques du monde, on y savoure l'intérêt des différences humaines sous maints aspects et la littérature et la poésie y participent...

La nourriture venant, par exemple, de la péruvienne Susana Baca interprétant des poètes nationaux, Pessoa chanté par les portugaises Bevinda ou Misia prend une dimension insoupçonnée, Rimbaud recomposé par le prisme de Hector Zazou vaut le détour, F.G. Lorca a de nouveau forme humaine lorsqu'il est revisité par Nilda Fernandez et que dire du bonheur provoqué en écoutant le poète bengali Rabindranath Tagore, sans oublier tous ces musiciens du moyen Orient exhumant des artistes du verbe aussi locaux que séculaires...

Partout où l'on veut bien poser les oreilles, la poésie et l'écrit séduisent, sont à la base de quelques minutes frissonnantes et bienheureuses. La révolution passera par l'écoute des villages du monde, camarade, ou elle ne sera pas !

Lire, écouter, lire, voyager, lire et oser voir!

Bonne route!

*Didier Mélon*

<b>S O M M A I R E</b>	Pages 2-3 - <i>Le Monde est un voyage</i> (Textes Yacoutes – Russie)	Page 6 - <i>Florence Noël</i> (poétesse francophone)	Page 12 - <i>Obereg (groupe russe)</i>
	Page 4 - <i>Miriam Van hee</i> (poétesse néerlandophone)	Page 7 - <i>La trombarde andalouse</i> (Pierre Mainguet)	Page 13 - <i>Textes</i>
	Page 5 - <i>Javier Heraud</i> (poète péruvien)	Pages 8-11 - <i>Un auteur</i> <b>Louis Braquier</b> (poète marseillais)	Page 14 - <i>Le coin du linguiste</i> (Georges Lebouc)
			Page 15 - <i>Textes</i>
			Page 16 - <i>Courrier, Divers, etc</i>

### LES FRERES PILS, COPAINS

Tristan Alleman  
6, rue Fernand Piron  
B-7011 GHLIN

Marc Menu  
18, rue De Winter  
B-1160 BRUXELLES

Et aussi : <http://www.multimania.com/frerespils> (le site)

Et encore : [frerespils@multimania.com](mailto:frerespils@multimania.com) (i-mèle)

**Billet à  
découper**

**Une chope gratis  
chez Momo**

Pourrait-il exister un seul langage, un langage universel, un langage compris, immédiatement compris de tous et de chacun, d'où qu'il vienne, où qu'il aille ? Tous issus d'un même acte d'amour, de la rencontre de deux infimes parties d'être, nous allons, avec nos racines, tentant à chaque instant d'en briser l'importance, l'influence, pour mieux respirer l'air du monde. Tous habités d'une confiance limitée au-delà de certaines limites, propres à chacun. Pour les briser, nous disposons de quelques essences : cet amour qui vibre au coeur de notre coeur, et que chacun libère comme une pluie bienfaisante - rançon de notre enfance ; la musique, cet instrument cardiaque qui nous donne un rythme à partager, rapide ou lent, régulier ou affolé, témoin de toutes nos émotions ; et d'autres encore. Reste l'écriture, ce fait majeur de notre évolution, qui ne peut se comprendre qu'en possession des secrets de son âme : le vocabulaire. Mais bas les gestes qui peuvent en partie les expliquer; bas les masques qui veulent les dissimuler : voici des traductions pour permettre le voyage et l'échange de quelques morceaux de notre âme.

## Textes Yacoutes

La radio n'est pas un astre mort. Elle continue à rayonner de ses essences autour de nous. Une oreille distraite suffit encore à nous surprendre. Taïga, toundra, Sibérie, des mots qui nous rafraîchissent le corps et l'esprit. La neige y est herbe, le gel y est air. Des Belges au bout du nord du monde, Monsieur et Madame Wagner-Dujeux, sont, pour quelques mois, professeurs en Yakoutie, au grand nord de la Russie, près de la Mer Blanche. Ils enseignent le Français à l'Ecole Sakha-Belge de Kepteni, à de jeunes enfants, dans une contrée où même l'idée de la Belgique n'existe pas. C'est déjà un voyage. Un contact s'établit entre eux et nous, par la voie des messages électroniques - qui franchissent bien l'espace immense de la terre glacée. Nous leur expédions des livres en Français. Notre démarche les intéresse et ils traduisent avec les enfants des contes Yakoutes (racontés en Russe). Ils relient ensuite un petit recueil, illustré par eux-mêmes. Ce sont des histoires souvent morales, fines et intelligentes, mettant en scène des animaux ou des éléments de la nature, pour raconter aux hommes leur propre... histoire. Point de plus belle ouverture sur le monde que ce petit recueil, témoin d'un échange de culture par la simple transcription de quelques contes. L'écriture a la vertu d'effacer les frontières, celles qui veulent disposer du monde en le serrant de ses lignes droites. Les mots n'en ont pas. Une petite traduction suffit à les bannir : c'est une souris qui vous le dit...

*(Yakoute ou Yacoute : pour c'que ça koute... !)*

## La souris et l'élan

Un certain soir, la souris et l'élan se rencontrèrent sur la berge boisée d'une rivière. Ils discutèrent à cette occasion pour savoir qui des deux apercevrait le premier le lever du soleil.

« Toi, misérable créature terrestre, voir le soleil avant moi ! disait l'orgueilleux élan. C'est moi qui le verrai le premier.

- Ne te vante pas trop, avec tes longues pattes et tes grands yeux, répondit la souris. Il pourrait bien arriver que je voie le soleil avant toi. »

En discutant, ils s'installèrent pour attendre l'aube. Ouvrant ses grands yeux, l'élan s'installa face à la partie orientale du ciel. La souris, elle, regardait vers l'ouest.

« Engeance obscure ! Elle ne sait même pas où se lève le soleil, mais cela ne l'empêche pas de m'importuner dans la discussion » se moquait l'élan dédaigneux, en jetant un coup d'oeil à la souris.

Une heure passa, puis une deuxième. Et soudain la souricette s'écria joyeusement : « Le voilà, le petit soleil ! Je l'ai vu la première, la première ! »

L'élan ne voit encore aucun soleil, il ne croit donc pas la souris. mais se tournant de son côté, il regarde : les rayons du soleil dorment déjà la cime des arbres et leur reflet tremble sur les feuilles.

« Te voilà bien avec tes longues pattes, te voilà bien avec tes grands yeux ! »

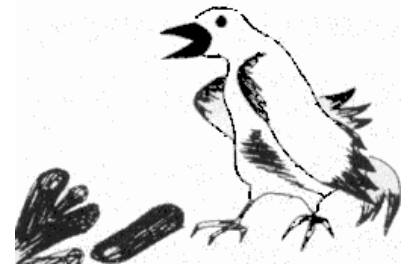
La souris jubilait. L'élan était offensé et dépité d'avoir été ridiculisé par une si petite bête. Il voulut alors la submerger de sa fureur, mais, agile, elle était déjà dans son trou. Essaie toujours de l'attraper !

## Pourquoi le corbeau est devenu noir

On dit qu'autrefois, le Corbeau était tout blanc. En automne il volait derrière les autres, mais au sud, il arrivait le premier. Au printemps, c'était pareil : il se mettait en route après les autres oiseaux et arrivait ici avant que la neige ne commence à fondre. Mais ce n'est pas tout ! A cause de sa nature vantarde, le Corbeau se moquait des autres oiseaux en les dépassant.

« Vous voilà seulement ! Vous êtes partis depuis si longtemps et vous avez fait un si petit trajet... Sapristi que vous êtes lents ! Vous me traitez de goulu mais vous, par glotonnerie, vous vous nourrissez sans doute pendant des heures à l'arrêt, craignant qu'il ne reste plus rien aux arrêts suivants. »

Volant en tête, il se posa sur une grosse branche, dans un mélèze élevé, et accueillit le reste des oiseaux avec ces paroles offensantes : « Bonjour, bonjour, mes compatriotes ailés. On peut se demander si vous êtes venus en volant ou à pied. Vous êtes très en retard, toutes les provisions que les bipèdes nous avaient préparées pour l'hiver, je les ai avalées et il ne vous reste rien. Et comme j'étais le premier, ils se sont tous rassemblés pour bien m'accueillir. Quelle fringale vous devez avoir, vous ! Moi, j'ai eu tout le temps de m'engraisser et de me promener. »



Les oiseaux étaient courroucés et blessés en entendant de telles paroles. Ils auraient absolument voulu savoir comment le Corbeau, en partant après tout le monde, pouvait arriver avant tous les autres. Ils lui promirent même une récompense s'il livrait son secret. Mais le Corbeau ne leur dit rien. Alors ils se réunirent tous et décidèrent de l'attraper. Ils le prirent et lui dirent : « Ou bien tu nous dis comment tu arrives avant tous les autres à destination, ou bien nous t'infligeons un châtement, après jugement, et nous t'obligerons de toute façon à parler.

- Jamais de la vie, je ne parlerai pas, même si vous me coupez la tête ! » répondit le Corbeau en montrant son cou de la patte.

Après une courte discussion, ils jetèrent le Corbeau sur un bûcher, le feu le brûla et son plumage devint noir. Les oiseaux lui posèrent de nouveau la question mais, même sur le bûcher, il refusa carrément de leur répondre. Ainsi les oiseaux ne purent rien en tirer.

Depuis lors, rien ne changea pour le Corbeau : en automne, il partait le dernier, au printemps, il arrivait le premier et fanfaronnait devant les autres oiseaux. Seul son plumage blanc était devenu noir.

## Le cheval et le renne

Il était une fois un Cheval qui paissait dans une grande clairière verte. Cette clairière était une très bonne pâture, grasse et copieuse. Mais un jour apparut là un beau Renne. Il vit que la clairière était vaste et qu'il y avait beaucoup d'herbe, en suffisance pour le Cheval et pour lui. Il décida donc d'y rester toujours.



Cela ne plut pas au Cheval : il voulait paître seul dans cette clairière qu'il s'était choisie. Mais il ne savait comment chasser le Renne. Alors il s'adressa au Conseil et demanda l'aide de l'Homme. « Le Renne est plus rapide que moi, comment le chasser de la clairière ? » « Si je te mettais une bride, répondit l'Homme, et que je montais sur ton dos, alors je chasserais le Renne. »

Le Cheval fut d'accord. L'Homme lui mit une bride, le monta et partit. Il réussit à chasser le Renne de la clairière mais depuis lors le Cheval dut aussi dire adieu à la vie en liberté. Il commença à travailler pour l'Homme qui le monta et partit chaque jour sur son dos.

### Ne dis jamais à un pope « Donne ! »

Un paysan vit un pope en train de se noyer dans la rivière. Il courut sur la berge, tendit la main et s'écria : « Père, donne-moi vite la main ! » Le père n'était pas loin de la berge et pouvait tendre la main sans difficulté. Cependant, en entendant cette voix, il nagea de toutes ses forces vers le milieu de la rivière. A ce moment un autre paysan arriva au bord de la rivière. Il connaissait bien les habitudes des popes et cria au premier qui essayait de sauver le pope : « Eh ! Ne dis jamais "Donne !" car le pope ne donne jamais rien à personne. Il a seulement l'habitude de tout nous prendre. Si tu ne veux pas qu'il s'en aille, dis-lui : "Tiens !" » Le premier paysan fit ainsi. De nouveau, il tendit la main au père en disant : « Tiens, père, prends vite ! » Ayant à peine entendu "Tiens !", le pope se mit à nager vers le paysan et prit à deux mains sa main tendue. Alors ce dernier put enfin le tirer jusqu'à lui.

Miriam Van hee, née à Gand en 1952 et professeur de russe, est une des plus belles voix poétiques de la Flandre d'aujourd'hui. Toute en douceur et en nuances, d'une écriture sobre et sans détours, elle suit depuis 1978, discrète mais toujours présente, des sentiers qui n'appartiennent qu'à elle. Alors que les éditions du Castor Astral viennent de publier un choix de ses textes traduits par Etienne Reunis sous le titre « Le Lien entre les Jours », Miriam Van hee a eu la gentillesse de nous confier ces inédits (*traduits par Marc Menu*).

---

*avond in dun laoghaire*

1.  
*de dame uit letland vertelde  
hoe de volkeren terechtkwamen :  
de finnen duwden de lappen  
gestaag naar het noorden*

*en de pruisen waren zo strijdlustig,  
moet je horen, dat ze allemaal  
op hun veroveringstochten  
gesneuveld zijn*

*waarom zijn er zo weinig  
grappige gedichten, verzuchtte  
de dame uit letland, ze wenkte de ober  
en vroeg om meer whiskey, dan  
keek ze naar buiten en zei  
dat er niemand meer was  
die nog pruisisch sprak*

2.  
*de zee en de lucht waren in elkaar  
overgevoeld, aan de vuurtorens  
was nog te zien waar de horizon lag  
ze wenkten, niet als een vader of als  
een vriend, ze wenkten vanuit  
het eeuwige leven, de vrijheid  
van komen en gaan*

*ten slotte waren alleen nog  
de palmen te zien in het licht  
dat uit de hotelkamers kwam  
en verder weg was het klappen  
te horen van touwen tegen de masten*

*voor alles bestaat een decor  
voor het weerzien, het afscheid  
en voor het wachten*

3.  
*de wereld is groot, zei  
de dame uit letland,  
europa, amerika, mijn vader  
kwam om in siberie*

*wij spreken de oudste taal  
van europa, wij zijn met weinigen  
daarom praten we veel,  
men zou zich de mond  
moeten wassen met zeep,  
zei mijn moeder altijd, maar  
zal het ons helpen ?*

*het leven is lang, zei de dame  
uit letland en er is niemand  
die met me wil ruilen*

soirée à dun laoghaire    \*station balnéaire proche de dublin

1.  
la dame de lettonie racontait  
comment les peuples se disposaient :  
les finnois repoussaient les lapons  
toujours plus au nord

et les prussiens étaient si combattifs,  
écoutez-moi bien, que tous  
ils tombèrent  
au cours de leurs conquêtes

pourquoi y a-t-il si peu  
de poèmes drôles, soupirait  
la dame de lettonie, elle appela le serveur  
et demanda un autre whisky, puis  
elle regarda au dehors et dit  
que plus personne  
ne parlait encore le prussien

2.  
la mer et le ciel s'étaient  
confondus, seuls les phares  
indiquaient encore où se trouvait l'horizon  
ils appelaient, pas comme un père ou  
un ami, ils appelaient depuis  
la vie éternelle, la liberté  
d'aller et de venir

finalement il ne restait  
à voir que les palmiers dans la lumière  
qui venait des chambres d'hôtel  
et plus loin on entendait le claquement  
des câbles contre les mâts

il y a un décor pour tout  
pour le retour, l'au revoir  
et pour l'attente

3.  
la terre est grande, disait  
la dame de lettonie,  
l'europe, l'amérique, mon père  
est mort en siberie

nous parlons la plus ancienne langue  
d'europe, nous sommes peu nombreux  
c'est pourquoi nous parlons beaucoup,  
on devrait se laver la bouche  
avec du savon,  
disait toujours ma mère, mais  
cela nous aidera-t-il ?

la vie est longue, disait la dame  
de lettonie et il n'y a personne  
qui veuille en changer avec moi

# Javier Heraud

Né à Lima en 1942, Javier Heraud est très vite reconnu par ses pairs comme un grand de la littérature. Il collabore aux revues littéraires des écoles et collèges où il étudie, entre à 16 ans à la Faculté de Lettres de l'Université Catholique du Pérou et publie dès 1960 son premier recueil de poésie : "El río". Il participe ensuite à la vie littéraire de l'Université San Marcos et devient membre du MSP (Movimiento Social Progresista), de tendance sociale-démocrate. Avant la fin de 1961, il voyage à Moscou (rencontre spirituelle importante avec Lenine) et à Paris où il visite la tombe de Cesar Vallejo, autre grand poète péruvien. Il renonce au MSP en 1962 en écrivant : "Je ne pense pas qu'il suffise de se dire révolutionnaire pour l'être..." Grâce à une bourse d'études cinématographiques à Arica (Chili), il se lie à divers militants du Parti Communiste chilien, dont Salvador Allende. Mais c'est la rencontre avec Fidel Castro et Che Guevara qui sera décisive. Il écrit des poèmes à La Havane et La Paz, sous le pseudonyme de Rodrigo Machado, qu'il utilise également en tant que militant de l'Armée de Libération Nationale du Pérou (ELN). En livrant sa guerre contre l'impérialisme qui dirige alors le Pérou, il meurt atteint d'une balle explosive, dans la région du Madre de Dios, en Bolivie, le 15 mai 1963. De nombreuses lettres émouvantes - à sa mère, à son père - et des poèmes attestent de la grande valeur littéraire et morale d'un jeune homme plein d'ambition humaniste. Par ses écrits, il donne encore aujourd'hui une image forte de la lutte pour la dignité humaine dans des pays du monde que nous connaissons trop peu.



Deux adresses de sites concernant Javier Heraud : <http://www.geocities.com/Paris/Parc/5781>  
<http://home.sol.no/~apu/jher.htm>

(En projet, la publication par "Les Frères Pils" d'une plaquette présentant l'homme et quelques oeuvres avec leur traduction)

Extraits de « El Rio » - Traduction : Tristan Alleman, avec l'aide de Marc Menu et Georges Lebouc

1.  
*Yo soy un río  
voy bajando por  
las piedras anchas,  
voy bajando por  
las rocas duras,  
por el sendero  
dibujado por el  
viento.  
Hay árboles a mi  
alrededor sombreados  
por la lluvia.  
Yo soy un río,  
bajo cada vez más  
furiosamente,  
más violentamente  
bajo  
cada vez que un  
puente me refleja en sus  
arcos*

1.  
Je suis un fleuve  
je coule sur  
les larges pierres,  
je coule sur  
les roches dures,  
suivant le sentier  
dessiné par le  
vent.  
Il y a des arbres aux  
alentours assombris  
par la pluie.  
Je suis un fleuve,  
je coule à chaque fois plus  
furieusement,  
plus violemment  
je coule  
à chaque fois qu'un pont  
me reflète dans ses  
arches

8  
*Yo soy el río anochecido.  
Yo bajo por las hondas  
quebradas,  
por los ignotos pueblos  
olvidados,  
por las ciudades  
atestadas de público  
en las vitrinas.  
Yo soy el río,  
ya voy por las praderas,  
hay árboles a mi alrededor  
cubiertos de palomas,  
los árboles cantan con  
el río,  
los árboles cantan  
con mi corazón de pájaro,  
los ríos cantan con mis  
brazos.*

8.  
Je suis le fleuve nocturne.  
Je traverse les torrents  
profonds,  
les villages inconnus  
oubliés,  
les villes  
remplies de gens  
devant les vitrines.  
Je suis le fleuve,  
je traverse les prés,  
il y a des arbres aux alentours  
couverts de colombes,  
les arbres chantent avec  
le fleuve,  
les arbres chantent  
avec mon cœur d'oiseau,  
les fleuves chantent avec  
mes bras.

Extrait de « Poema » - Traduction : Tristan Alleman

*Somos menos, no importa. Estamos  
armados y con la fe en el pueblo:  
campesinos, obreros, estudiantes:  
ahora es el momento  
levantémonos todos  
para sembrar en la tierra,  
en nuestro Perú  
una nueva vida con machetes  
fusiles, hoces y martillos  
¿Quién podrá detenernos  
si ahora somos menos  
pero seremos todos  
contra el puñado que gobierna...*

Nous sommes moins nombreux, mais qu'importe.  
Nous sommes armés et avons foi dans le peuple :  
paysans, ouvriers, étudiants :  
le moment est venu  
de tous nous soulever  
pour semer dans la terre  
de notre Pérou  
une vie nouvelle avec nos machettes  
nos fusils, nos faux et nos marteaux.  
Qui pourra nous arrêter,  
même si nous sommes moins nombreux maintenant,  
mais tous unis  
contre l'opposition qui gouverne...

# F l o r e n c e N o ë l

---

Née à Ciney en 1973... Eh oui ! sa présence sur cette page marque la rencontre historique entre la Ciney et les Pils... Enfin ! Dans ses poèmes, la fraîcheur et la spontanéité le disputent aux jeux de langage dont elle se montre friande. Dans la vie, ce sont souvent les éclats de rire qui l'emportent sur de légitimes indignations (pourquoi ne mettent-ils jamais de vrai chocolat dans les dames blanches ???).

Si vous voulez la retrouver :

**<http://users.skynet.be/amedefond>**

C'est là qu'elle se cache et se dévoile tour à tour. Certains prétendent l'avoir vue « en vrai », mais il ne faut pas les croire...

---

## Le souffle blanc

Les voiles frôlent les mains rêches, subtile douceur.  
Sur le pont  
Les voix dénudées se promènent dans l'air tiède.  
Les vieux fument leur patience, en petits flocons bleus.  
On clame, « ô femme », qu'on désespère ou qu'on espère,  
son nom sombre de déesse marque la coque.  
Déjà s'efface.

Des cris enferment les oiseaux  
Du jour nouveau  
Tout est tu lorsqu'il se lève  
le lumineux l'éclat si dense le souffle blanc le désarmant le frissonnant soleil.

Il glisse et trouble les vagues  
se fendent d'écume luminescente  
Les âmes font silence. Qui parle donc ?  
Le vent se meut d'un visage jeune à un usé  
Ils chantent aussi  
La mer dégorge son amertume et danse danse  
Dansent les mains visières pour tant d'yeux las  
L'esprit se cueille humidement du bout du doigt  
le long d'une ride

Qu'une vague cogne, qu'un oiseau crie, qu'un homme grogne...  
...Et ils défont leurs regards ciel de tant de feux.

Le jour s'épaissit de chaleur.  
La vie repart.  
Pour une nouvelle escale.

*Et Florence vous le souhaite Joyeux...*

# L a T r o m b a r d e A n d a l o u s e

---

Il avait fallu plus de deux années et demi, et j'arrondis au mois inférieur, pour convaincre la Trombarde Andalouse de donner un récital unique de huit minutes, avec entracte, au Koncerthallgebouw de Bakkendam. Pas besoin de publicité, d'affiches, ni de déclarations scandaleuses pour s'assurer de remplir n'importe quelle salle, si grande fut-elle : il suffisait de susurrer son nom pour que, miracle, déjà le marché noir s'organise. On avait même prévu de réquisitionner les bancs de l'église pour les installer sous la scène : ce seraient les places les moins chères et réservées à ceux qui avaient l'ouïe particulièrement fine.

Je dois vous avouer que la Trombarde Andalouse est une des plus effrayantes mystifications de tous les temps, bons ou mauvais. Qu'elle ne fut pas Andalouse, tout le monde le savait. Cet adjectif superbe et ondoyant, c'est par pure coquetterie qu'elle s'en était affublée, volant à un peuple légitimement fier une appartenance dont elle ignorait tout, jusqu'à sa localisation sur une carte de géographie. Mais beaucoup plus grave, elle n'avait jamais trombardé ! Et cela, personne ne le savait.

C'est par un hasard d'une extrême beauté que la Prouvette Contorvée fit éclater le scandale. On connaît le caractère fondamentalement malhonnête de cette dernière : elle est voleuse, roublarde et mesquine... mais pas menteuse, et défaut devient vite qualité quand il s'agit de Justice et de Vérité. S'y étant prise trop tard, la Prouvette Contorvée ne trouva plus une place à acheter, même pas en coulisse, ni dans la cafétéria où l'organisateur avait fait installer des écrans géants.

« Qu'à cela ne tienne » se dit-elle, « je m'arrangerai autrement ! ».

Se faisant passer pour Dieu sait quoi, elle réussit quelques heures avant le concert, à pénétrer dans la loge de la Trombarde Andalouse. Sur un fauteuil, elle trouva une boîte à chapeaux, l'ouvrit, s'y cacha et s'endormit sur un voluptueux matelas de plumes d'autruches.

Et ce qui devait arriver arriva.

La Trombarde Andalouse entre dans sa loge, se maquille, s'habille, elle boit une coupe de champagne pour se mettre en voix, ... une deuxième, puis elle reçoit des bouquets, repousse de vieux amants, de nouveaux admirateurs et enfin, interrompant gloussements et roucoulades, la sonnerie retentit : c'est l'heure, il faut y aller ! Vite ! Elle empoigne son chapeau, se le fourre sur la tête et sans un coup d'œil au miroir, file et se retrouve seule – c'est ce qu'elle croyait – derrière le rideau, ... rouge, ... évidemment. Une seconde de concentration, un petit signe au régisseur et celui-ci se lève, non pas le régisseur, mais le rideau... évidemment ! Hurllements, cris, applaudissements, on lance des fleurs, on est debout, on s'évanouit, on casse des chaises, on s'arrache les cheveux, on pique dans le sac de la voisine : c'est le délire avant même qu'elle ait trombardé une seule fois. Elle exultait, jamais elle n'avait connu un tel triomphe. Elle saluait à gauche, à droite, au centre, et encore une fois à droite et encore une fois à gauche. Et chaque fois qu'elle se baissait le public criait : « Ollé ! Ollé ! ». Elle trouvait cela très amusant, ... un peu gamin, mais pourquoi pas ! Brusquement, elle s'arrêta, et flac ! glissant de la dernière plume encore toute frémissante, la Prouvette, exténuée par tant d'acrobaties obligées au saut du lit, s'écrasa devant la Trombarde.

« OOOH ! » firent les gens.

« AAAAH ! Tire-toi de là, mollusque atopique ! » hurla la Diva verte de peur et serrant ses jupes.

« Non, mais, Grosse Pougnesse, t'es pas gênée de réveiller les gens comme ça ? » grogna la Prouvette.

« Disparais, Mégapode ! » On frisait l'hystérie.

« Tu parles, Cloporteuse de mensonges. Répète, si tu oses ». La Prouvette avait vite retrouvé ses esprits pour le malheur de la Trombarde qui osa répéter : « Disparais, Mégacule ! »

« Ecoutez-la, écoutez-la ! » s'esclaffait la Prouvette Contorvée.

« Et où tu l'as mis ton bel accent andalou ? C'est où qu'il est passé ? »

« Ouaiiii... » gueulait la foule, « c'est où qu'il est ? »

« Ca suffit ! Je n'ai jamais eu l'accent andalou et si vous continuez, je la trombarde ! »

« Ouaiiii ! Trombarde-la ! Trombarde-la ! »

« Nous y voilà ! » exultait la Prouvette. « Nous y voilà ! Un peu de calme, s'il vous plaît ! ... Eh bien trombarde-moi, si tu peux. Vas-y, je t'attends ».

Un silence de mort planait dans la grande salle du Koncerthallgebouw de Bakkendam, un silence insoutenable... Et la Trombarde s'évanouit..., s'évanouit... elle s'évanouit tellement qu'on ne la vit jamais plus, ni ici, ni ailleurs.

Ovationnée, portée en triomphe, la Prouvette Contorvée, quitta la scène un peu trop fière d'avoir fait progresser la Justice et la Vérité. Mais on ne se refait pas, et le spectacle, quoique différent de celui qui était prévu, avait réjoui l'assistance. Personne ne pensa à se faire rembourser.

*Pierre Mainguet*

*Pierre Mainguet. Né. Ecrit (jamais vain) pour l'audio-visuel, et aussi pour remplir du papier. Colle aussi pas mal (ses collages sont exposés régulièrement) et on l'aurait même vu dans des théâtres...C'est dire s'il est atteint ! Sa Trombarde en est le plus bel exemple... Signe distinctif : arrête de fumer tous les trois mois.*

# Louis Braquier

Comment, sans risquer de le trahir, en parler objectivement, car il n'est pas réductible à des normes critiques, variant au gré des modes intellectuelles ? (Léon-Gabriel Gros, in *Sud*, n°27, 1978)

## Louis Braquier (Marseille 1900 - Paris 1976)

Brève rencontre avec un homme des mers et des ports

*Proposée par la rédaction et inspirée par la préface des "Poésies complètes" d'Olivier Frébourg*

Marseille, où tout commence : la jeunesse, l'amitié, la poésie (en provençal puis en français), l'amour, l'appel du large. Marseille, où tout peut finir : la nostalgie, les retours, les retrouvailles, l'appel de la terre, et une certaine reconnaissance littéraire.

La mer, où tout devient possible. Les ports, où tout l'est. Le bruit, les odeurs, les langues qui se mélangent, les noms qui s'exotisent, les silences qui accompagnent les navires enfuis.

Les ports d'attache, toujours semblables mais toujours différents : Alexandrie, Port-Saïd, Sydney, Nouméa, Saïgon, tous énumérés, racontés, vécus, au cours de sa carrière d'agent des Messageries Maritimes. Tous réinventés, ressentis, dans une poésie de mots simples, maritimes, sans emphase. Il vit non de pittoresque et d'exotisme, mais de connaissance et de rencontres profondes. Ses poèmes sont imprégnés d'aspects quotidiens, de murmures de vent, de paroles de marins et de dockers.

L'amitié l'accompagne tout au long de sa vie et de ses voyages. Gabriel Audisio, son meilleur ami, à travers une correspondance assidue qu'ils échangent pendant plus de quarante ans, est le témoin, le miroir de la création d'une oeuvre qui se sait hors du temps et des modes. A tel point que lettres et poésies se rejoignent, par exemple pour exprimer le désenchantement vécu loin de la lumière de Marseille pendant les heures qui suivent la Première Guerre Mondiale - il est alors intégré à l'armée, en Allemagne occupée.

La peinture, qui prolonge la poésie, la met en forme et en couleur. Si la main se libère, c'est pour mieux exprimer la sensation des images qu'il veut garder, cette fois, pour lui et ses proches (il ne vendra aucune toile et il faudra attendre sa mort pour que certaines d'entre elles soient exposées au public).

La vie, enfin, dont poésie et peinture ne sont que les reflets, toujours privilégiée, toujours pleinement vécue; la vie d'un homme dont les sillages font une des figures les plus marquantes du voyage littéraire.

### Impressions personnelles, par Marc Menu

« Lorsque je vais sur la jetée, et que je regarde le bout du ciel, je suis déjà de l'autre côté. Si je vois un bateau sur la mer, je le sens qui me tire comme avec une corde. Ça me serre les côtes, je ne sais plus où je suis... Toi, quand nous sommes montés sur le Pont Transbordeur, tu n'osais pas regarder en bas... Tu avais le vertige, il te semblait que tu allais tomber. Eh bien moi, quand je vois un bateau qui s'en va, je tombe vers lui... » Ces phrases, tirées du "Marius" de Marcel Pagnol, sont les premières qui me viennent à l'oreille à la lecture des poèmes de Louis Braquier. C'est qu'ils ont même terroir, mêmes racines, mêmes horizons. C'est qu'ils l'aiment, leur Marseille...

Pourtant, à mieux y regarder, la ressemblance s'arrête là. On sait par ailleurs que les deux hommes s'appréciaient peu. Pagnol, c'est le conteur, la verve. Chez lui, dans les histoires comme dans la vie, le folklore, l'image de sa Provence, le mensonge même, au besoin, sont là pour enjoliver le récit. Car chez lui, seul compte le récit.

Braquier, c'est la vie. La vie toute simple, toute sobre, telle qu'il la mène, de bateaux en ports, d'émotions en silences, de nostalgies en amitiés. La vie que l'on retrouve, telle quelle, tout au long de ses poèmes.

Dans "Jean de Florette", à ce citadin exalté qui lui dit : « Je suis venu ici, voisin, pour cultiver l'authentique... » Pagnol répond, impavide : « Ça doit être une plante qui pousse dans les livres... »

Cette plante, Louis Braquier l'a trouvée. En lui. Tout au bout de la mer.

# L o u i s   B r a u q u i e r

---

## Homme de lettres

Brauquier, le poète, mais aussi et surtout Brauquier l'ami. Dans quelle mesure d'ailleurs, l'ami n'est-il pas le poète ? Durant 40 ans, Louis Brauquier entretiendra avec Gabriel Audisio, autre écrivain Marseillais, une correspondance de tous les moments, de toutes les circonstances. Qu'il soit heureux d'un départ, triste d'un autre, inspiré par un lieu du monde, par une aube ou un crépuscule, en proie au doute, qu'il se sente prêt à peindre, Gabriel Audisio est toujours le confident fidèle, à qui rien n'est caché. Ils s'écrivent toujours avec ferveur, sans détour, sans retenue, ils s'écrivent avec leur cœur, ils se soumettent des idées, des passions, ils s'échangent des souvenirs - eux qui unissent si bien les hommes... Brauquier, le "correspondant" des Messageries Maritimes. A lire ces lettres, l'émotion est grande et forte, car elles dirigent tout droit vers les bords de mer, les ports lointains, les bruits et les douceurs du monde. Tout ce qui, en somme, fait de la poésie de Brauquier ce joyau de la littérature non pas marine mais maritime. "Courrier", qui propose le témoignage écrit de ces quarante années de belle et loyale amitié, est mis en page, éclairé, précisé et amplifié par Roger Duchêne. Cet ouvrage, malheureusement indisponible (voir bibliographie) est pourtant essentiel à la compréhension de l'homme qu'était Brauquier. Et l'homme étant indissociable du poète, tant par les sujets que par l'écriture de ses poèmes, on peut considérer "Courrier" comme un témoignage vif et vivifiant de la vie du poète. On lira ci-dessous quelques exemples de l'apport essentiel de Roger Duchêne dans l'explication et l'interprétation de l'oeuvre de Louis Brauquier.

---

1. [...] en 1920, Louis Brauquier s'enthousiasmait déjà de la puissance créatrice qu'il sentait bouillonner en lui : "Je suis content ; j'ai trouvé le sens de mon livre [...]. Mes poèmes sont une lente avance sur le monde. De Marseille au globe entier par les ports. Je crois que j'y suis [...]. J'ai la sensation complète que j'ai trouvé ma voie, bien à moi [...]. Je crois que je fais une oeuvre" (4 avril 1920).

Toute sa vie, Louis Brauquier conservera cette certitude de "faire une oeuvre" - à défaut de faire une carrière. [...] Ainsi, dès le 21 avril 1923, écrivait-il à son ami Audisio : "Prends donc l'habitude de dater tes lettres. N'oublie pas que je les garde pour le Lalou de l'avenir." A la veille d'entrer dans la vie active comme au lendemain de la retraite, la confiance est la même dans une postérité choisie, une gloire raisonnable fondée non sur la mode, mais sur le sérieux et la qualité.

2. L'exercice consciencieux d'une profession est de ce point de vue une garantie : "J'aime vivre de mon métier, le bien faire, l'apprendre toujours plus profondément. Petit à petit le dégoût me vient, ou plutôt c'est de l'indifférence pour les artistes, les originaux, les pittoresques crapules, ceux qui s'opposent aux autres par l'extérieur. La vanité de ces tentatives m'éblouit, et aussi leur facilité" (25 septembre 1927). Il y a d'autres joies dans la vie que celles, factices, des succès littéraires. [...]

Nulle rupture entre les éléments de l'inspiration poétique et les exigences du métier : celles-ci nourrissent celles-là, et Louis Brauquier y trouve son équilibre et son bonheur, même si parfois elles l'empêchent d'écrire en l'occupant entièrement. Il est sûr de la sorte que l'écriture n'aura pas lieu par habitude, par jeu ou par obligation extérieure mais seulement quand elle lui sera nécessaire : "J'écris pour dans trois ans, annonce-t-il le 15 février 1927. Je suis modeste. D'autres écriraient pour dans cinquante. Mais enfin, ma copie ne doit pas sortir ce soir, ni mon roman semestriel pour Pâques." Louis Brauquier est heureux d'un métier qui le délivre de la littérature obligatoire.

3. [...] Les bateaux arrivent et conduisent de temps à autres des gens avec qui l'on peut dialoguer, parfois même des amis. Surtout, ils apportent et emportent des lettres. La place tenue par l'amitié dans la vie et dans l'oeuvre de Louis Brauquier explique l'importance de la correspondance qu'il a échangée et conservée, prenant même soin à partir de 1930 de garder le double de ses lettres au moyen d'un papier carbone. La lettre est pour Louis Brauquier le moyen de maintenir le dialogue entre lui et ses amis absents, principalement avec le plus cher d'entre eux et le plus fidèle, Gabriel Audisio. Sa venue, en février 1930, l'a consolé de toutes les autres défections : " Et toi, tu es venu de Paris ! [...] On se sent fort tout de même de tous les arrière-plans qui vous arc-boutent, et ne suffit-il pas d'un seul si c'est toi !" "S'il n'y a pas lieu de se vanter" écrira Louis Brauquier dans un article de *Sud* publié en 1977 et intitulé précisément "Gabriel Audisio et l'amitié", "on peut être doucement fier d'une amitié qui dure depuis près de soixante ans, entre deux hommes rapprochés d'abord par une sympathie naturelle, puis unis par un même amour pour la poésie."

**Extraits de "Courrier" avec la très aimable autorisation de Roger Duchêne (voir sources, p.11)**

# L o u i s   B r a u q u i e r

---

Un vers de Brauquier  
Le lui prendre  
Lui laisser quelques vagues  
Et surtout  
Le lui rendre

*Je connais des îles lointaines  
Je connais des rades foraines  
Et des passes non balisées,  
Au fond desquelles l'on découvre  
Dans la pureté matinale  
Que va massacrer le soleil  
Le même drapeau que l'on hisse  
A la façade des mairies  
Sur les belles places de France,  
Et, sous ce pavillon, des hommes  
Qui sont là, mais qui voudraient bien  
Débarquer un jour à Marseille  
Et qui ne savent pas pourquoi.*

(extrait de "Liberté des mers", dans  
"Je connais des îles lointaines : Poésies complètes", p. 260)

Je connais des îles lointaines  
Au soleil couchant qui s'effacent  
Les mots seuls, alors, les enchaînent  
Aux grands ports et aux marées basses

L'eau des cales et des horizons  
En une phrase, en un murmure  
Traverse mer, digue et saisons  
Comme un souffle enfile une voile

Au café, le soir, incertaines,  
Des rumeurs bravent tous les âges ;  
La rude vie des capitaines  
Donne voix aux plus grands voyages :

« Je connais des îles lointaines... »

*Tristan Alleman*

Je ne connais d'îles lointaines  
Que par poète interposé  
Jamais je ne fus capitaine  
Mon bateau n'a pas navigué

Il y eut bien d'autres voyages  
A perte de rêve et de nuits  
Des mers brisées aux noms sauvages  
Des terres âpres au goût de fruits

Il en était aux formes pleines  
Et d'autres bien plus élancées  
Cent fois j'y ai séché mes peines  
Cent fois je m'y suis réfugié

Je ne sais des îles lointaines  
Rien que je n'aie imaginé.

*Marc Menu*

# Louis Braquier

## Extraits de "Feux d'épaves"

### Saïgon

#### I. Saison des pluies

Soir de dimanche  
Il pleut. La pelouse est dans l'eau.

La-bas, à quai, sous les tauds luisants, ou les cales fermées, leurs ponts déserts, l'*André-Lebon*, le *Sagittaire*, le *Ville-d'Amiens*, le *Fir-Hill*, le *Sontay*,  
les marchandises bâchées sur les appontements,  
les collies réfugiés dans les camions aux toits convexes pareils à d'énormes coléoptères bruns,  
attendent que ça cesse ou que ça s'interrompe.  
Et plus loin,  
sur les bouées,  
invisibles au milieu de la Rivière,  
l'*Espérance* et le *Beech-Hill*, noyés de pluie et comme abandonnés,  
contemplant ce paysage de marécages et de désespoir où se lèveraient, sans surprendre, les grands lémuriens.

Ces jours de mer et d'affrètement perdus nous font mal au cœur.  
Et pourtant, cette vie, nous l'avons choisie.  
Quand elle nous fera défaut, nous en regretterons les sortilèges.  
Heureux si nous en conservons la mémoire.

Nos souvenirs ne sont pas cors de chasse, mais fracas de treuils et appels de sirènes, rauques ou mélancoliques, de plus en plus faibles,  
au fond de ports de plus en plus étrangers.

//

Sur la rivière de Shanghai, comme sur celle de Saïgon  
longtemps  
nous avons rêvé la mer inaccessible.

### Diégo-Suarez

#### I. La terrasse indienne

[...]  
Et déjà la mousson secoue les gousses des bois-noirs,  
Les grandes brises de Sud-Est dans la hauteur du ciel,  
au ras de l'Océan qu'elles émeuvent,  
éventent l'île obscure,  
échevelée de sisal,  
foulée de zébus en hordes,  
bloc de graphite et d'or,  
allongée, immobile au large du Mozambique.

[...]

Là, dans un maigre décor d'épaves et de tôles rouillées  
traversés de chèvres étiques,  
sous trois cocotiers,  
mosquée invisible où ces hommes sont prosternés,  
monte, matin et soir, vers la Mecque idéale,  
- la puissance de cet appel ! -  
gutturale et mélancolique  
la prière de l'alizé.

#### V. La carte chante

Fénérive et Farafangana,  
Fianarantsoa, Soanériane,  
Antalaha et Vohémar,  
Ambiloube et Mananjary

Sources (pour une bibliographie complète, consulter : <http://www.multimania.com/braquier>)

- ◆ **Je connais des îles lointaines : Poésies complètes** / Louis Braquier ; édition présentée par Olivier Frébourg. - Paris : La Table Ronde, 1994
- ◆ **Aux armes de Cardiff** / Louis Braquier ; préface Olivier Frébourg. - Paris : La Table Ronde, 2000
- ◆ **Louis Braquier** in *Sud : Revue trimestrielle*, n°27, 1978. - Numéro spécial Louis Braquier
- ◆ **Le souvenir de Louis Braquier** / Charles Rostaing in *Marseille : Revue littéraire*, n°147, 1987
- ◆ **Le poète de Marseille et des îles océaniques : Louis Braquier** / V.-L. Robrieux in *Marseille : Revue littéraire*, n°144, 1986
- ◆ **Courrier : Louis Braquier à Gabriel Audisio 1920-1960 : Lettres** / choisies et annotées par Roger Duchêne ; préface André Roussin. - Marseille : Editions Shefer, 1982. - Edition en partie disponible sur le site internet de Roger Duchêne (<http://braquier.free.fr/accueil.htm>)

# O b e r e g

---

Le groupe Obereg ( « talisman » en ancien russe) s'est créé en 1989 au sein d'une troupe théâtrale de Toula, ville au sud de Moscou. Au début, musiques et chansons du groupe étaient des reprises ou des compositions accompagnant les spectacles du théâtre. Pour tous les spectacles, la troupe menait des recherches musicales. Ainsi, grâce aux informations récoltées, Obereg a acquis une vaste connaissance des répertoires russes et des chansons tziganes. Chaque composition possède son histoire, elle est imprégnée de son époque et du travail personnel d'exploration, d'adaptation et d'interprétation des membres du groupe.

Obereg ne reproduit pas les clichés de la musique traditionnelle russe. La variété du répertoire, l'originalité des interprétations, la formation de comédien de ses membres, l'aisance du passage d'un style à un autre ont forgé son unité et sa particularité.

Des morceaux du groupe se trouvent sur la compilation "Le Monde est un village : Radio nomade" (Virgin 8492792 - 2000), qui reprend chansons et musiques de quelques-uns des artistes les plus représentatifs de l'émission de Didier Mélon - émission du même nom, que l'on peut entendre chaque soir de la semaine à 19h10 sur RTBF 1.

---

## Krillia (Les ailes)

Donne-moi des ailes d'errance  
Donne-moi la volonté, douce volonté  
Pour m'envoler en pays étranger  
Voir mon amour à la dérobée

Ref.

Dans ma maison n'y a-t-il pas de volonté ?  
Dans mon champ n'y a-t-il pas de vent ?  
Dans mon ciel y a-t-il des corbeaux ?

L'éprouvant voyage ne m'effraie pas  
Je volerai jusqu'à lui où qu'il soit  
L'instinct du cœur me guidera  
Je le retrouverai où qu'il se cache

Ref.

Dans l'eau je coulerai, dans les flammes je fondrai  
Je surmonterai tout pour l'apercevoir  
Auprès de lui je me reposerai du cruel chagrin  
Je pavoiserai mon âme de son amour

Ref.

Traduction : M. Lemaire et P.-A. Breeveld



Auteur : P. Rastopchina

Page réalisée avec l'aimable collaboration de **Didier Mélon**

# T e x t e s

---

Il a toujours eu peur de l'orage.

Quand le ciel se déchire en trombes d'eau, de grondements de colère en éclats de feu... Alors, il sent monter en lui des bouffées d'angoisse éperdue.

Envie sauvage de s'enfuir, n'importe où, pour ne plus voir, ne plus entendre. Envie instinctive de trouver la paix.

Tout petit, il allait se blottir dans les bras de sa mère. Plus grand, il cherchait refuge sous un oreiller complice. Maintenant, il se sent trop vieux pour oser exprimer sa peur. Elle n'en est que plus obsédante.

Alors, il se bat contre lui-même, il se maîtrise jusqu'à sortir dans le jardin, jusqu'à braver les dieux.

Alors, la pluie le saisit, le détrempe en moins d'un nuage...

Alors, la flamme le parcourt, en un ralenti sublime, de la fine pointe des cheveux à la plante des pieds...

Alors, le roulement du tonnerre le prend, le désagrège comme un vieux mur emporté dans un séisme...

Alors, le prochain éclair n'illuminera qu'un petit tas de cendres.

Des cendres dont le vent s'empare en se souvenant, dans un murmure,

qu'il a toujours eu peur de l'orage.

*Marc Menu*

---

Ils seront des bateaux  
Des ancres de vaisseaux  
De folles traces de voiles  
De leur simple courage  
Ils seront des flambeaux  
Ils seront des orages  
Des phares aux océans  
Au devant des fléaux  
L'élan d'un seul galop  
Et insensibles aux vagues  
Et aux courants du temps  
Ils seront l'âme de l'eau  
Et des sabots, le vent  
Et du vent, les sabots  
Ils seront des chevaux

Comme des fumées  
comme des encens  
Leurs doigts brûlent  
leurs doigts vivent  
Leur âme trime  
d'une eau vive  
D'une eau vive  
comme un enfant  
D'une eau vive comme le sang  
Où niche l'âme sans borne  
Des vagabonds  
des errants ?

**Chevaux**

2 textes de *Tristan Alleman*

## De quelque(s) faux ami(s)

Il y a bien longtemps que j'ai découvert le remarquable ouvrage de Koessler et Derocquigny, les inventeurs des faux amis. On sait ce qu'il faut entendre par ces mots dont la traduction est apparemment facile... et qui ne l'est pas ! Ces deux professeurs d'anglais en avaient marre (en 1928, déjà !) de lire, sous la plume de leurs potaches, qu'un *hungry air* était un *air affamé* alors qu'il s'agit d'un *air qui creuse l'estomac* ou, ce qui est encore fréquent aujourd'hui, *I missed you* devenant je te manque alors que cela veut dire *tu m'as manqué* !...

On pourrait allonger la liste mais, comme je n'étais pas prof d'anglais, je me contenterai de citer quelques erreurs commises par mes potaches en espagnol et en italien.

Je n'oublierai jamais cette fille qui prétendait mordicus qu'un *puente de 700 metros de largo* signifiait un *pont de 700 mètres de large* ! [...]

Les Espagnols ne sont pas à l'abri de semblables méprises quand ils prétendent que des *langoustes désolent le Tiers Monde* ! Ils traduisent *langostas* par langoustes alors que le mot désigne *sauterelles*. [...]

D'autres exemples :

> *su vida ejemplar le ha afamado* = *sa vie exemplaire l'a rendu célèbre* et non *sa vie exemplaire l'a affamé*

> *antes de salir, me asuro de todo mi equipaje* = *avant de partir, je m'inquiète de*

*tous mes bagages et non avant de salir, j'assure tout mon équipage*

> *José ha amontado el perro* = *José a fait fuir le chien* et non *José a monté le chien* (quelle horreur !)

Même topo en italien, on s'en doute :

> *avere qualcuno sulle corna* = *prendre quelqu'un en grippe* et non *avoir quelqu'un sur les cornes*

> *rapido come un baleno* = *vif comme l'éclair* et non *rapide comme une baleine*  
[Exemples] auxquels il faut ajouter, bien sûr, le trop célèbre *osso buco* qui n'est en rien de l'os de bouc (nourriture résolument immangeable, j'ai essayé par auto-anthropophagie, pour voir) mais un *os à moelle* !

Plus près de nous, le bruxellois réserve, lui aussi, quelques surprises aux non-initiés : une *maske de plezeer* n'est pas un *masque de plaisir* mais *une fille de joie*, un *meule* est un *moulin* et pas une meule et si vous entendez quelqu'un crier *Ara !*, il n'appelle pas son cacatoès mais met un terme à une discussion.

Nous employons d'ailleurs presque tous quelques faux amis puisque la plupart des Belges disent Non, peut-être ! pour *bien sûr* ou *oui mais non* pour *non* !

Georges *Lebouc* (et non il *buco* !)

- dont le dernier ouvrage "**Les Zwanzeurs**" vient de sortir de presse (Bruxelles : Labor, 2000)

## Nomade

Il n'y avait pas de chemin, il n'y avait pas de regard, pas de signe, il n'y avait rien à quitter, il n'y avait pas de départ. La terre a tourné sous mes pieds; elle s'est mise en mouvement. Les paysages ont défilé. Les mers, les déserts, les monts et les tempêtes. Les gens m'ont regardé passer, avec dans leurs yeux l'impression que je passais. Mais je suis resté immobile, mon passé pour tout bagage. La terre a tourné, les terres et les monts, le vent et les océans ont jeté des regards étonnés, d'immenses voix comme des cris d'oiseaux ont embrasé le ciel et je suis resté immobile. Des femmes, des hommes, des enfants, des vieillards et du temps ont roulé autour de moi. Tous ces pays m'ont visité et j'ai changé tendrement, fraîchement, parce que le souffle qui me saisissait était tendre et frais. Dans ce mouvement, personne ne pouvait s'arrêter auprès de moi et mon sentiment de solitude était intense. Dans la rotation de la terre, je voyais un mouvement étrange et plus qu'humain. Je ressentais l'universel comme un marin qui traverse la mer, je touchais d'un doigt le ciel et les espaces n'avaient plus cours. La terre avait annulé l'horizon, roulant, roulant sur elle-même, et m'emmenant, me ramenant, moi qui m'étais arrêté, moi qui me croyais arrivé... La terre avait continué à brasser sa croûte et ses eaux, ses pays et ses peuples autour de moi. Immobile ! Immobile... la terre venait encore à moi et s'en allait et revenait... Ouvert enfin, ouvert comme un bourgeon plein d'essences et de vigueur printanière, ouvert au voyage incessant de la planète qui m'habite, je comprends. Vivre ! Vivre encore : même mon immobilité avait fait de moi un nomade.

*Tristan Alleman*

### La terre

La terre est une boule qui sans cesse se retourne,  
Qui ne peut s'arrêter, sans risquer de tomber,  
Qui regarde sans yeux, et qui pourtant voit mieux,  
Que beaucoup d'entre-nous, trop affairés à tout.

Elle voit bien, c'est certain,  
Puisqu'au nombre des obstacles,  
Parcourant son chemin,  
Bien peu ne la rattrapent.

*Laurence Leleu*

### Renouveau (le début)

La voie, elle est tracée...  
Mais c'est une trace flottante...  
La ligne est dessinée  
Mais c'est le sol qui tremble...

Tous chemins d'un parcours  
Ne font qu'un seul destin,  
Mais maîtres de son tour  
Nous restons corps et biens.

*Laurence Leleu*

### Françoise

Elle avait froid dans le train  
Elle avait froid dans le dos  
Elle a pris son manteau d'hiver  
Elle l'a enroulé autour de ses épaules  
Elle a souri en se réchauffant  
Elle a fermé les yeux  
Elle a imaginé la nuit roulant sous ses pas  
Elle a senti le train s'envoler  
Quand elle s'est réveillée  
Le train était immobile  
La gare n'avait pas de nom  
Elle n'avait pas sommeil  
Elle avait dû rêver

*Tristan Alleman*

## Courrier des lecteurs

Savez-vous pourquoi les hommes savent pourquoi ?  
Non ! Pourquoi ?

Un homme, de Bruxelles

Achetez

**Deux Cadets**

*Le journal qui ne manque pas  
de mousse*

C'est gratuit !

**Un petit mot de Didier Laurent**

**(23/6/2000) intitulé :**

**Cependant gentil à score carte et pas gai en  
berlinois (ne pas confondre avec "Mais sage à  
marque menu et triste en allemand")**

Allez salut,

En tant que lecteur fidèle (j'ai lu tous les numéros du journal "Deux Cadets" !, mais il me manque le numéro un pour compléter ma collection), je me permets de vous envoyer une adresse internet que j'ai découvert en faisant du ski nautique (je tiens mieux sur deux pieds !). Je ne ferai aucun commentaire au sujet de ce site, je sais bien que j'aurais pu m'abstenir de le dire, mais alors comment auriez-vous su que je désirais ne pas m'exprimer, hein...a-ah !

**("Ceci n'est pas un hyperlien")**. René M@gritte

Bonne à Muse ment. (la servante de l'inspiratrice ne dit pas la vérité)

## Une Oeuvre, quelques lignes

Lais...

Trois voix qui n'en font qu'une, insaisissable, envoûtante. Cette voix appartient à trois grandes filles toutes simples, mi-rieuses, sérieuses à demi... Et tellement sympas !

Leurs chansons sont belles, parfois un peu étranges, entre celtique, vieux flamand, et bien d'autres choses encore...

On s'y laisse volontiers prendre.

Comme on se laisse prendre, tout aussi volontiers, aux charmes évidents d'Annelies, Jorunn et Nathalie ! Mais restons sérieux...

La rencontre se passe à la radio, après l'émission de Didier Mélon. Le courant passe. On se reverra sans doute, dans les pages d'un prochain "Deux Cadets".

En attendant de faire plus ample connaissance, retrouvons Lais sur le site :

<http://www.lais.be>

et sur le CD "Dorothea" (Virgin 7243 8506572 9).

A bientôt, les amies !

Marc Menu

Un homme

Oriana Fallaci

(Paris : Grasset - Collection "Carnets rouges")

"Un Homme" est le récit du combat d'Alekos Panagoulis, révolutionnaire et poète grec qui s'opposa au pouvoir des Colonels. C'est aussi l'histoire d'une vie politique impossible, trop idéaliste, trop intransigeante sans doute, après la dictature. C'est enfin une intense et vibrante lettre d'amour de 600 pages, adressée par une femme passionnée, à celui qu'elle côtoya et aima jusqu'à sa mort brutale en 1975.

Part intégrante de l'ouvrage, la poésie de Panagoulis est d'un symbolisme puissant, puisant sa source dans une vie d'un réalisme terrifiant. La douleur alors, et la torture, prennent ces couleurs terribles dont l'homme fort se fait le témoin, résistant à tout anéantissement. Quand ses cris brisent les murs des prisons, on songe aux plus grands chantres de la liberté (Garcia Lorca, Neruda, Soljenitsine) qui ont éveillé notre jeunesse de leurs rêves et de leur souffrance.

Oriana Fallaci nous offre avec son "Homme" un livre inoubliable, qu'il faut lire et relire, et partager encore et encore, jusqu'au bout de la nuit totalitaire qui assombrit toujours en partie notre monde.

« Zi ! Zi ! Zi ! » « Il vit ! Il vit ! Il vit ! » : trois mots qui ouvrent et referment l'histoire d'Alekos Panagoulis.

Tristan Alleman